

Ghislaine Delahaye \*

## Emma Bovary : une figure de l'hystérie au XIX<sup>e</sup> siècle \*\* ?

Si l'on a quelques raisons de penser que les formes que prend l'hystérie aujourd'hui sont différentes de celles de l'époque de Freud, on peut néanmoins se poser la question de ce qui reste commun, puisque la psychanalyse soutient, contre la psychiatrie et ses *DSM* successifs, que la névrose hystérique reste une structure clinique pertinente, sur laquelle Lacan s'est appuyé pour en dégager le discours hystérique, dans lequel il a reconnu le discours analysant par excellence, celui du sujet divisé par le savoir insu inclus dans son symptôme et qui s'adresse à l'Autre du transfert pour lui faire produire la vérité sur son être.

Si nous restons ici du côté de la particularité de la clinique de l'hystérie, c'est une analysante qui, par certains traits, notamment celui d'une insatisfaction de fond et par son rapport particulier à la temporalité du désir, m'a fait penser à l'héroïne du roman de Flaubert, Madame Bovary. Rapprochement risqué bien sûr, et sans doute très partiel, car un siècle et demi sépare ces deux femmes, donc tout un monde de références culturelles et de mœurs assez différentes, et surtout deux modes d'approche, l'un littéraire avec un personnage de fiction, et l'autre issu du travail dans une cure analytique. Notons toutefois que ce personnage d'Emma fut inspiré à Flaubert par un fait divers – de la réalité sociale donc –, le cas de Delphine Delamare, qui connut la même fin tragique.

Je me suis donc penchée de nouveau sur ce roman pour tenter de cerner ce qui chez ce personnage de la littérature pouvait évoquer l'hystérie, avec cette question subsidiaire : le bovarysme, dont cette figure romanesque est le paradigme, ne serait-il pas un autre nom de l'hystérie féminine ? Si on entend par ce terme le comportement qui consiste à fuir dans le rêve l'insatisfaction éprouvée dans la vie. Insatisfaction donc, que l'auteur du roman met en relation avec des aspirations issues de ses lectures et en opposition avec le mode de vie d'une femme dans une petite ville de province et dans une époque où les mœurs, soit les habitudes de vie et les

règles implicites de la moralité dans une classe sociale donnée, prescrivait aux femmes une place déterminée, et plutôt limitée au regard de notre époque actuelle. Ce roman en effet fut l'objet d'un scandale qui amena l'auteur en procès, ainsi que l'écrivain Baudelaire (lui, pour *Les Fleurs du mal*), tous deux accusés d'outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs. On reprocha notamment à Flaubert d'avoir fait le portrait complaisant d'une femme adultère. Il gagna son procès grâce à l'avocat maître Sénard, qui fit valoir le versant moral de ce destin puisque cette femme qui a semé le trouble dans son foyer ne put envisager que le suicide comme issue... punitive !

Alors, sur quoi argumenter l'hystérie de ce personnage ?

Notons d'abord que ce roman célèbre de G. Flaubert fut écrit entre 1852 et 1856, publié en 1857, et fut donc écrit quelques années avant les *Études sur l'hystérie* de Freud (1895) et avant que Jean-Martin Charcot n'ait été nommé médecin-chef à la Salpêtrière en 1862 et ait proposé au public d'assister à ses consultations avec de « grandes hystériques » pour montrer leur grande suggestibilité, mais aussi pour documenter et donner un statut de névrose à ces manifestations non distinguées jusque-là d'une affection neurologique comme l'épilepsie d'une part, et de la folie de l'autre.

Freud, on le sait, a assisté à ces consultations de Charcot, mais, inspiré par ses patientes, il a pris le parti de les écouter pour entendre ce qu'elles avaient à dire au-delà de la monstration de leur corps et tenter de cerner la logique inconsciente de ces symptômes. Freud aborde donc la névrose hystérique par le biais du symptôme de conversion impliquant le corps et par sa position à l'endroit du désir inconscient tourné vers le père.

Lacan, dans son retour à Freud, a relu les *Études sur l'hystérie*, *La Science des rêves* et surtout le cas Dora. Le rêve dit de « la Belle Bouchère » et bien sûr le cas Dora lui serviront à mettre en évidence les axes de cette névrose, et l'amèneront à en extraire une modalité du désir inconscient typique qu'il indexera comme désir de désir insatisfait. Cela sur la base de son assertion fondamentale que le désir du sujet est le désir de l'Autre. Dans l'analyse que Lacan fait du rêve, voici ce qu'il indique : « Pour qu'une hystérique entretienne un commerce d'amour qui la satisfasse, il est nécessaire [...] qu'elle désire autre chose... et, bien évidemment, que cette autre chose remplisse bien cette fonction de ne pas satisfaire <sup>1</sup>. »

Plus tard, dans son séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, il élèvera l'hystérie au rang d'un discours, reconnaissant là la portée générale de la parole et de la demande dans son articulation au désir. C'est alors le sujet

divisé et ignorant la vérité de son désir qui tient la place du symptôme, s'adressant à l'Autre en position de maître pour lui faire produire un savoir.

Dans un premier temps, pour nous guider dans l'approche de la structure clinique qui se soutient de cette modalité du désir comme désir insatisfait, nous pouvons prendre comme fil conducteur les aventures d'Emma avec les hommes. Nous verrons dans un deuxième temps ce qui peut être repéré du côté des symptômes et notamment des manifestations de corps présentées par le personnage.

### Les relations d'Emma avec les hommes

Il y a d'abord le père, un fermier très pragmatique, bon vivant et près de ses sous, mais qui a néanmoins voulu (ou accepté) de donner à sa fille une éducation plutôt bourgeoise en lui faisant fréquenter le pensionnat du couvent. C'est par son entremise qu'Emma rencontrera Charles Bovary, médecin dans le village voisin, qui représente à ses yeux un bon parti pour sa fille. Ce n'est pas à proprement parler un père impuissant comme celui de Dora, c'est plutôt une figure du réalisme paysan, aussi sourd aux aspirations de sa fille que son gendre Charles. Un souvenir du père dans l'enfance comme image d'un bonheur simple et paisible (être avec lui sur l'escabeau dans la cheminée) permet à Emma de mesurer après coup la perte d'un bonheur fait de ses espoirs et ses illusions sur les hommes.

On ne sait pratiquement rien de la mère d'Emma, sinon qu'elle mourut assez tôt, et un peu plus sur la mère de Charles : une mère qui veille sur son fils et aux bonnes mœurs du couple, incarnant une forme de bon sens sans indulgence pour cette bru un peu trop fantasque.

Il y a Charles, le mari, aimant mais assez terne, sans intérêt vrai pour la culture, et incapable de saisir ce qui agite sa femme et donc impuissant à satisfaire cette épouse ambitieuse et rêveuse. De lui, elle aura un enfant, mais sa maternité ne la comble pas, d'autant qu'à la place du fils espéré se présente une fille. Fille qu'Emma ne peut réellement investir, car elle la renvoie de trop près à son infortune d'être elle-même née fille, assignée à une place qu'elle vit comme contrainte et sans envergure.

Et puis, il y a donc les hommes qu'elle croise et qui vont solliciter son désir.

Il y a d'abord le Vicomte qui l'invite à une valse lors du bal du marquis d'Andervilliers, circonstance qui lui fait entrevoir la vie plus étincelante des riches et des bien-nés, celle qu'elle a déjà imaginée à travers les lectures de son adolescence. On peut dire que c'est cette conjoncture qui enclenche la quête amoureuse idéalisée d'Emma. Ce qu'elle entrevoit alors, c'est la femme

parisienne, libérée et fantaisiste, dont on peut penser qu'elle est en place de l'Autre femme pour Emma, celle qui détiendrait les clés de sa propre féminité.

Puis il y a Léon, le jeune clerc de notaire qui partage avec elle son ennui et sa sensibilité romantique, et qui est plutôt un double d'Emma. Dans un premier temps, Emma, flattée de l'amour timide du jeune homme, ne répond pas à ses avances, jouant les femmes vertueuses. Il lui suffit de se savoir désirée. Mais, lassé, le jeune homme s'en ira poursuivre ses études à Paris, lui laissant le goût amer d'une chance perdue d'évasion hors de sa vie conjugale.

Enfin il y a Rodolphe l'aristocrate, le séducteur sans scrupule, beau parleur, qui lui fait vivre un moment de passion véritable dans lequel Emma s'abandonne. Passion qu'Emma alimente du piment des rencontres clandestines et de ses rêveries romanesques, de cadeaux coûteux, sans vouloir voir les signes de réticence de son partenaire. Lui, par lâcheté l'abandonne au moment où elle est prête à s'enfuir avec lui et sa fille, en Italie. S'ensuit pour elle une profonde désillusion, qui la rend littéralement malade : « fièvre cérébrale », déclarera la médecine.

Ce n'est qu'après la terrible déception liée à l'abandon par Rodolphe qu'elle retrouvera Léon et se lancera alors dans une liaison fougueuse et romanesque, dont les excès surprennent son partenaire : « Elle est l'amoureuse de roman », dira d'elle Léon. C'est elle qui est alors la maîtresse du jeu, elle fait l'homme, le fabrique à sa façon au point que l'auteur remarque qu'« il est plus sa maîtresse, qu'elle ne l'est elle-même ».

Ces trois hommes vont donner support à ses rêves d'amour, de séduction et d'ascension sociale, avec la contrepartie de désillusions sans retour qui vont la conduire dans une impasse. Car pour être à la hauteur de ses aspirations, elle dépensera sans compter en cadeaux pour ses amants et atours féminins, et, ne pouvant faire face à ses dettes et à ses mensonges, elle ne pourra qu'envisager le suicide.

On peut ajouter à cette liste des personnages masculins secondaires le prêtre, auquel Emma tente en vain de faire entendre sa souffrance, le pharmacien Homais, qui représente l'esprit cartésien de la science dans une forme d'étroitesse, et le commerçant usurier Lheureux, qui utilisera sans pitié les failles repérées chez cette femme aux abois. Tous ces protagonistes, prisonniers de leurs préjugés, restent sourds au mal-être de cette femme et ne peuvent y voir que caprices de femme, provocations ou maladies somatiques.

Ce ne sont pas bien sûr ses écarts de conduite, sa propension à l'adultère qui seraient les marques de son hystérie. Car au fond, sa quête amoureuse et ces aventures pourraient être considérées plutôt comme des tentatives de solution à cet ennui, et à ce défaut de reconnaissance de son désir par son mari, lui qui incarne le mari trop aimant et satisfait, si ne se percevait chaque fois comment ses aspirations viennent faire tourner court l'affaire et débouchent chaque fois sur une déception. C'est du côté de sa souffrance et son mal-être qu'il faut chercher.

### La souffrance d'Emma

Dans le séminaire *L'Identification*, Lacan présente l'hystérie ainsi : « Les émotions, si quelque chose nous est montré chez l'hystérique, c'est justement quand elle est sur la trace du désir, c'est ce caractère profondément mimé, comme on dit, hors de saison, à quoi on se trompe et d'où on tire cette impression de fausseté. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que l'hystérique bien sûr ne peut faire autre chose que de chercher le désir de l'Autre là où il est, où il laisse sa trace chez l'Autre, dans l'utopie, pour ne pas dire l'atopie, la détresse, voire la fiction. Bref, que c'est par la voie de ces manifestations, comme on peut s'y attendre, que se montrent tous les aspects symptomatiques. Et si ces symptômes trouvent cette voie frayée, c'est en liaison avec ce rapport, que Freud désigne, au désir de l'Autre <sup>2</sup>. »

Cela éclaire, il me semble, le mal-être d'Emma, qui tient essentiellement au fait qu'elle est toujours à côté de sa vie en la comparant en permanence à une forme d'idéal qui prend sa source dans ses lectures, idéal d'une vie de femme parisienne, comprenant ce point agalmatique de liberté, de séduction et de pouvoir qui lui paraît répondre à sa question informulée, mais toujours latente : qu'est-ce qu'une femme ? Elle repense souvent d'ailleurs à ses amies du pensionnat qu'elle imagine plus heureuses, dotées de maris plus beaux et bien positionnés dans la société.

Son mal-être tient donc essentiellement à la marque de son désir comme désir d'avoir un désir insatisfait, comme Lacan l'a mis en relief dans l'analyse du rêve de « la Belle Bouchère ». Faire désirer l'Autre, être le phallus pour un homme, même si c'est un « phallus un peu maigre <sup>3</sup> », voilà à quoi elle s'emploie (Emma entreprendra en effet une sorte de régime amaigrissant en buvant du vinaigre). De se proposer comme le phallus, pour Rodolphe notamment, lui donne vie, mais quand le désir de l'Autre n'est plus exactement au rendez-vous et que l'abandon du côté de l'amour se profile, cela la rend littéralement malade.

Mais au-delà et en deçà de cette souffrance conjoncturelle, peut-on dire, il y a surtout cette sensation globale d'incomplétude qui l'habite depuis l'adolescence, où elle a pu entrevoir à travers ses lectures les fictions de l'amour et où sa sensibilité a pu se nourrir d'une sorte d'érotisation de l'ambiance religieuse. Sensation qui lui fait éprouver, même quand elle peut avec Léon partager une liaison rocambolesque et un peu exhibitionniste, ceci : « Elle n'était pas heureuse et ne l'avait jamais été. D'où lui venait cette insuffisance de la vie, cette pourriture instantanée des choses où elle s'appuyait ? » Où l'on mesure que du côté de la jouissance, ça n'est jamais ça ! En cela aussi Emma Bovary vérifie bien le rapport au temps biaisé de l'hystérique, quand elle est femme : « Ce n'est pas la nostalgie du temps passé qui conditionne sa position, mais le refus de se préparer à être à l'heure de la vérité pour un homme. Pendant ce temps, elle rêve à la rencontre avec l'homme avec qui tout sera possible, même la jouissance absolue. Et comme elle croit à cela, elle refuse l'offre de l'homme qu'elle croise en chair et en os. Elle souffre de réminiscences, mais sa vie n'a pas encore commencé <sup>4</sup>. »

La dimension narcissique de l'amour est largement soulignée par l'auteur. C'est souvent devant le miroir qu'Emma fait le point sur ce qu'elle est ou croit être : on note son « je suis vertueuse » pour dire la posture d'objet désirable mais inaccessible qu'elle veut représenter dans un premier temps pour Léon. Ou du côté de l'objet qui vient leurrer son manque-à-être : son « j'ai un amant, un amant ! » pour marquer l'effet de sa rencontre avec Rodolphe.

On peut déduire qu'Emma est plus amoureuse de l'amour que des hommes auprès desquels elle tente de le trouver, ou plutôt de trouver ce qu'elle est comme objet précieux, cet objet cause du désir que Lacan note (a) dans l'écriture du fantasme et du discours de l'hystérique. L'erreur de tout névrosé, si l'on peut dire, c'est de confondre l'objet cause du désir avec l'objet visé par le désir.

Le désir qui se fonde sur le manque-à-être du sujet ne peut se satisfaire d'un objet visé. Il ne subsiste qu'à articuler le manque qui court entre les signifiants, et en ce sens il est structurellement insatisfait. Néanmoins, il trouve un support dans le fantasme qui articule le manque-à-être du sujet (S barré) à l'objet cause du désir (a). Pour l'hystérique, le fantasme s'écrit : a sur -  $\phi$  poinçon A, ainsi que Lacan le propose dans son séminaire *Le Transfert* <sup>5</sup>.

L'hystérique, assise sur la castration, s'offre comme objet, vise l'Autre comme tel, celui qui détiendrait la clé de sa féminité. La vérité hystérique dont elle souffre, c'est cette rencontre toujours manquée avec le séducteur

qui la ferait se sentir femme, soutenant sa recherche d'un plus d'être. Comme le propose Colette Soler dans son ouvrage *Ce que Lacan disait des femmes*, « l'hystérique, à insatisfaire la jouissance de l'Autre, vise un plus d'être. Si la femme veut jouir, l'hystérique veut être <sup>6</sup>. »

À travers ces hommes, Emma va chercher indéfiniment l'Homme idéal, celui qui saurait la vérité sur son être de femme. Une scène finale du roman nous donne une idée de l'objet de cette quête infinie lorsque, mourante, le prêtre venant lui administrer les derniers sacrements, Emma embrasse voluptueusement le corps du Christ Sauveur sur le crucifix. Le Christ comme amant châtré, n'est-ce pas là ce qui donne support au désir féminin, comme le propose Lacan au congrès sur la sexualité féminine <sup>7</sup> ? Emma rejoindrait-elle là, à l'horizon, le désir féminin ?

### Du côté des symptômes

C'est d'abord son mal-être qui prend la figure de l'ennui, on le voit bien avec son désir d'Autre chose, ennui qui peut être masqué parfois sous une identification à un rôle type (la femme vertueuse, la bonne épouse, la chrétienne charitable). Cet ennui, associé à un sentiment d'insuffisance narcissique (Flaubert parle souvent d'orgueil), la conduit aux intrigues de l'adultère et aux dépenses excessives articulées à un fantasme qui n'est pas exactement celui d'une courtisane, soit celle qui aspire à une position de pouvoir par le biais d'un homme de rang élevé... Emma veut être aimée pour ce qu'elle n'a pas. Et elle paye les objets qui agalmatissent l'homme à ses yeux ou qui la font valoir comme objet précieux.

Ses dettes et l'humiliation subie de la part de ces hommes à qui elle demande de l'aide, la conduisent à un passage à l'acte (l'ingestion d'arsenic) où, faute d'être cet objet précieux qui dirait son être, elle est ravalée au rang d'objet déchet. On peut dire qu'alors elle sacrifie sa vie sur l'autel de ses espoirs de ce qui ferait rapport sexuel.

Les symptômes empruntent largement la voie du corps. Au-delà des migraines bien connues pour se soustraire aux attentes du mari, toutes les déceptions se traduisent par des phénomènes corporels : on pense à l'évanouissement lors de l'annonce du sexe féminin de l'enfant dont elle vient d'accoucher, aux diverses faiblesses et langueurs, et à la « fièvre cérébrale » qui suit l'abandon par son amant.

Cette « fièvre cérébrale », avec tout son cortège de troubles somatiques, met en scène le conflit dans lequel elle est prise : conflit entre le secret à maintenir sur le désir pour sauver les apparences et la vérité sur ce désir bafoué par l'autre. Là se dessine l'issue tragique du parcours de ce

sujet qui va de la quête de l'objet précieux à l'identification à l'objet déchet, en passant par des tentatives de faire le maître.

### Quelques remarques encore...

Ainsi, on peut dire qu'Emma use de son corps pour faire entendre la vérité d'un désir qu'elle ignore pourtant en partie dans sa modalité particulière d'insatisfaction, et pour dénoncer le leurre fondamental de tout névrosé : celui du possible rapport sexuel.

Ce personnage pose donc aussi la question de la forme que prend l'hystérie et de sa relation au féminin dans un contexte de discours sur le féminin dans une époque donnée. Mais il illustre aussi ce trait d'insatisfaction du désir que nous pouvons retrouver chez nos patientes d'aujourd'hui, prises dans le nécessaire détour – et ses aléas – d'en passer par le désir de l'Autre (homme le plus souvent, mais pas uniquement) pour soutenir leur désir, dans cette quête de ce qui assurerait leur être.

Saluons aussi au passage le talent de cet écrivain qui sut si bien prêter sa plume pour faire entendre la voix de cette femme... Un Flaubert plutôt du côté de Freud que de Charcot ?

---

\*[↑](#) Pôle 2, Marseille-Aix-en-Provence-Corse.

\*\*[↑](#) Intervention à Marseille le 2 octobre 2021 lors de la Journée inter-pôles (pôles 1, 2, 3 et 4) « Art et hystérie », préparatoire aux Journées nationales *Hystéries* qui se sont tenues les 27 et 28 novembre 2021 à Paris.

1.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 364.

2.[↑](#) J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 27 juin 1962.

3.[↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 627.

4.[↑](#) L. Izcovich, « Le temps et l'inconscient », dans *Les Marques d'une psychanalyse*, Paris, Stilius, 2015, p. 9.

5.[↑](#) L. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 294.

6.[↑](#) C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « ... In Progress », 2003, p. 63.

7.[↑](#) J. Lacan, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits, op. cit.*, p. 733. « Pourquoi ne pas admettre en effet que, s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un) qui pour une femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration, – soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venue la menace d'une castration qui ne la concerne pas réellement. »